

Directeurs-Gérants :

F. DE RODAYS A. PÉRIER  
Rédacteur en chef. Administrateur.SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :  
Gaston CALMETTETÉLÉPHONE 102.46 Rédaction  
102.47 Administration

ANNONCES ET RÉCLAMES

Agence P. DOLLINGEN, 16, rue Grange-Batelière

# LE FIGARO

H. DE VILLEMESANT

Fondateur

RÉDACTION  
ADMINISTRATION — PUBLICITÉ  
26, Rue Drouot, 26 — PARIS

ABONNEMENT

	Trois Mois	Six Mois	Un An
Seine, Seine-et-Oise.	15	30	60
Départements.	18	35	75
Union Postale.	21	40	85

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

LA DERNIÈRE ÉTAPE

DE

## L'AFFAIRE DREYFUS

I

Les bureaux de l'état-major et le service des renseignements.

On sait qu'il existe à l'état-major, à côté des directions diverses du ministère de la guerre, telles que les directions de l'artillerie ou du génie, ou des services administratifs, quatre bureaux qui s'occupent :

- Le 1<sup>er</sup>, du passage du pied de paix au pied de guerre ;
- Le 2<sup>e</sup>, de l'organisation et de la tactique des armées étrangères ;
- Le 3<sup>e</sup>, des opérations militaires proprement dites, manœuvres, etc. ;
- Le 4<sup>e</sup>, du transport des troupes par voie de fer et par mer.

Le 2<sup>e</sup> bureau comprend deux sections dont l'une est dite de statistique ou des renseignements.

Le 4<sup>e</sup> bureau comprend, lui aussi, deux sections.

Depuis l'affaire Dreyfus, on confond souvent le service des renseignements avec le 2<sup>e</sup> bureau.

Or, le 2<sup>e</sup> bureau est complètement indépendant de ce service.

Il ne s'occupe nullement des renseignements secrets, ni du contre-espionnage.

Depuis 1870, époque à laquelle il a été créé, il est chargé de la statistique et de l'étude, au grand jour, des armées étrangères, et de la correspondance avec les attachés militaires. Il centralise, il coordonne les rapports des attachés militaires envoyés en mission, il les rapproche des documents officiels, des renseignements fournis par les bureaux étrangers, des publications militaires, etc. En résumé, son rôle est de tenir notre état-major au courant de la situation exacte des armées étrangères.

Ceci dit, quelle était la composition du 2<sup>e</sup> bureau en 1894 ?

L'Annuaire nous renseigne.

Il y avait, en 1894, pendant le premier semestre, six officiers stagiaires au 2<sup>e</sup> bureau :

MM. PUTZ, officier d'artillerie, n° 1 au classement ; TOCANNE, officier d'infanterie, n° 3 ; GUILLEMIN, officier d'artillerie, n° 5 ; SOURIAU, officier d'artillerie, n° 7 ; DREYFUS, officier d'artillerie, n° 9 ; JUNK, officier du génie, n° 11.

A la même époque, pendant le premier semestre de 1894, les six officiers stagiaires dont les noms suivent, numéros pairs de la promotion, étaient inscrits au troisième bureau :

MM. JAGIN, officier d'infanterie, n° 2 ; DE POUY-DRAGON, officier d'infanterie, n° 4 ; MAUMET, officier d'artillerie, n° 6 ; FONDAS-LAMOTHE, officier d'artillerie, n° 8 ; LEMONNIER, officier d'artillerie, n° 10 ; GROSSETTE, officier d'infanterie, n° 12.

Pendant le deuxième semestre, les officiers stagiaires du 3<sup>e</sup> bureau passeront au deuxième et ceux du deuxième au troisième, à la seule exception de M. GUILLEMIN qui quitta le ministère au mois de mai.

Donc, la triple désignation que fera plus tard le général Rogot en parlant du traitre : officier d'état-major, officier d'artillerie et stagiaire, ne s'applique pas au seul capitaine Dreyfus, mais encore à MM. PUTZ, SOURIAU, MAUMET, de Fonds-Lamotte et Lemonnier qui étaient, eux aussi, en 1894, dans les mêmes conditions techniques et professionnelles que Dreyfus.

Voilà pour ce qui concerne le 2<sup>e</sup> bureau. Tout à fait à part, comme nous l'avons déjà dit, et géographique isolé au ministère de la guerre, existe le service spécial des renseignements qui s'occupe des informations secrètes.

Le bureau des renseignements n'est mentionné sur aucun annuaire. N'existant pas officiellement, sa composition n'est pas portée à la connaissance du public.

Les officiers qui en font partie et qui doivent avoir des aptitudes spéciales figurent au 2<sup>e</sup> bureau de l'état-major général sous la mention : *Organisation et tactique des armées étrangères. Etude de leurs théâtres d'opération. Missions militaires à l'étranger.* Ils émergent à ce bureau sans y appartenir. Ils ont un chef à eux, qui est ordinairement un lieutenant-colonel, et qui dépend directement de l'un des généraux, sous-chefs de l'état-major général.

Ce service emploie, pour ses informations, non seulement des agents avérés, faisant partie du corps diplomatique, des attachés militaires, etc., mais aussi des agents secrets volontaires, hommes du monde, officiers, commerçants, industriels allant à l'étranger, observant au cours de leurs voyages et signalant, par patriotisme, ce qu'ils croient être de quelque utilité pour la France.

Voici ce que le dictionnaire militaire de Berger-Levrault expose quant au fonctionnement des renseignements :

Ce qu'il faut remarquer, quand il s'agit de la catégorie des espions volontaires, c'est que chacun d'eux, étant employé isolément, n'est relié à aucun autre et communique directement avec l'état-major ou avec son représentant à l'étranger. Il n'en est pas de même de la catégorie des espions à gages, qui répondent à une organisation d'ensemble et sont souvent groupés autour d'un hiérarchique de chefs et de subordonnés, les chefs recevant les instructions directement de l'état-major ou agissant quelquefois de leur initiative propre, partageant les recherches à faire entre leurs subordonnés et centralisant eux-mêmes les résultats de ces recherches pour en adresser ou en faire eux-mêmes le rapport.

Comment se fait le recrutement des espions à gages et comment s'organise leur hiérarchie et les relations qui s'établissent dans cette hiérarchie ? On a dit : tout homme est à vendre ; il suffit de savoir y mettre le prix.

G. DAVENAV.

## Pour une affiche

Il y a encore du grabuge à l'Académie française, et M. de Freycinet, qui n'a vraiment pas de chance, y rentre juste à l'heure où l'on y est aussi divisé qu'à la Chambre. Il pourra se figurer qu'il n'a pas quitté le Palais-Bourbon. Il est vrai que l'affaire, cette fois, n'y est pour rien, et que la question des Ligues est étrangère à l'événement. La querelle est purement littéraire. Il faut bien que, de temps en temps, l'Académie s'occupe de littérature !

C'est M. Henri Lavedan, le dernier académicien élu, qui est cause de tout ce bruit. Et il n'a pas encore été reçu ! Que sera-ce quand on l'aura installé ? Son grand crime est de s'être prévalu, sur l'affiche des Variétés, de son titre d'académicien. L'affiche annonçait à tout venant que le *Vieux Marcheur* était de M. Henri Lavedan, « de l'Académie française ». Il paraît que cette mention est contraire à tous les usages, à toutes les traditions. M. Pingard a été consulté. Il a fait des recherches, procédé à des fouilles. Les archives de l'Institut ont été mises sens dessus dessous. Et aucun doute n'est possible : M. Henri Lavedan — il faut bien que jeunesse se passe ! — est le premier qui ait pris cette liberté. Jamais personne avant lui, depuis Scribe jusqu'à Méilhac, n'avait arboré sur une affiche de théâtre son titre d'académicien.

Et, pour comble, c'est en l'honneur du *Vieux Marcheur* que s'est produite cette innovation. Vous êtes probablement allés voir le *Vieux Marcheur*. C'est une pièce que l'on peut apprécier diversement, mais il y a un point sur lequel tout le monde tombera d'accord, c'est qu'elle n'a rien d'académicien. Et l'on devine alors ce qui a dû se passer. Il y a des académiciens très consciencieux qui, après qu'ils ont voté pour quelqu'un, ne sont pas fâchés de connaître ses titres. On donne sa voix à un candidat parce qu'on l'a rencontré dans le monde, parce qu'il vous a été recommandé, peut-être aussi parce qu'il appartient à telle ligue plutôt qu'à telle autre. Et puis, une fois qu'il a été élu, on se dit : « Tiens, mais au fait, si je voyais un peu ce qu'il a fait, ce nouveau collègue ? » Il n'y a rien là que de fort naturel.

Et c'est ainsi que quelques membres de l'Institut ont eu probablement l'idée d'aller voir le *Vieux Marcheur*. Il n'est même pas impossible qu'ils y aient mené leur famille. Pensez donc ! l'œuvre d'un collègue, du théâtre d'académicien ! On doit pouvoir s'y risquer les yeux fermés. Et j'aime à me représenter l'académicien et sa famille assistant, dans leur loge, au dialogue du sénateur Labosse et de son neveu René. L'oncle vient encore de payer les dettes du neveu, mais il a bien soin de lui dire que c'est la dernière fois. — Peuh ! fait René, vous me dites ça à chaque reprise...

— Eh bien, conclut Labosse, recommence, et tu verras si je tiens parole ! — Bref, avez-vous casqué, oui ou non ? — J'ai casqué ; c'est un fait.

— En ce cas, digérez-le donc de bonne grâce.

— Facile à dire, fait observer l'oncle. Mais huit mille balles !... j'ai des renvois. Et le neveu, qui est de bon conseil :

— Marchez, mon oncle, ça descendra ! Puis, nous avons les petites scènes d'intérieur avec Mlle Pauline de Glanes, à la fois l'amie et la sœur de son neveu. Cette jeune femme était pour les chambres réunies bien avant la loi de dessaisissement. Elle était même, comme il sied à la maîtresse d'un sénateur, très au fait du langage parlementaire :

— Tu es par trop jobard, toi aussi, dit-elle à Labosse. Alors, tu t'imagines peut-être que c'est par respect pour toi qu'il m'a retapé, par cette chose de la pudeur... du sentiment de la famille... toutes les machines de l'Eglise, enfin ? Tu te mets les doigts de pied dans l'œil, mon pauvre vieux chéri !

On comprend que ce langage ait un peu surpris nos académiciens, et M. Costa de Beauregard, en recevant M. Henri Lavedan, ne manquera probablement pas de lui dire que ce n'est pas ainsi qu'on s'exprime dans le monde. Mais ce n'est pas là qu'est la question. L'Académie ne reconnaît à M. Lavedan le droit de faire parler ses personnages comme il lui plaît. Elle ne peut pas lui imposer son propre dictionnaire, puisqu'il n'en est encore qu'à la lettre A. Mais elle ne veut pas estamper cette littérature, et elle entend dégarer l'Institut de toute compromission officielle avec M. le sénateur Labosse, avec son neveu René et avec Mlle Pauline de Glanes. Il n'y a pas là seulement, en effet, une question de principe. Il y a aussi, c'est le cas de le dire, une question « d'espèce ».

M. Emile Olivier, qui a levé, au sein de l'Académie, ce livre ou ce lapin, n'a pas caché qu'il aurait peut-être été plus indulgent s'il se fût agi d'une autre œuvre que celle-là. Mais il ne lui a pas paru possible de donner une sorte de patronage académique à une pièce dont certains passages sont « pornographiques ». Le mot est de lui. M. Emile Olivier a voulu qu'il fût bien établi que ces pièces-là n'ont pas cours sous la Coupole.

L'affaire est désormais entendue, puisque, de très bonne grâce, M. Henri Lavedan a tranché le différend. Le bruit lui en est venu jusqu'en Italie, où il voyage, et il aura craint que sa réception n'en éprouvât quelques difficultés. L'Académie, quand elle se met à boudier de ses membres, ne désarme pas deistol : M. Emile Olivier en sait tout justement

quelque chose. M. Henri Lavedan a immédiatement télégraphié aux Variétés, et l'Académie peut maintenant passer sans crainte devant les colonnes Morris. Le *Vieux Marcheur* marche toujours, mais il n'entraîne aucun académicien à sa suite. La pièce est encore de M. Lavedan ; mais elle n'est plus de M. Lavedan, de « l'Académie française ».

\*\*\*

Et cependant M. Lavedan n'a pas cessé d'être académicien. Seulement, il l'est à la ville, mais il ne l'est plus au théâtre ; il l'est sur ses livres, mais non pas sur ses affiches. Cruelle énigme ! dirait un autre académicien. Il paraît que les Quarante vont, pour la bonne règle, se saisir de l'incident à l'une de leur prochaine réunion. Vous verrez que cette affaire-là va nous tomber sur le dos au moment même où M. Ballot-Beaupré déposera son rapport. Cela nous ferait un mois terriblement agité. On veut trancher la question pour l'avenir. Je suis curieux de savoir comment l'Académie s'en tirera. Car enfin, quand on est académicien, on ne l'est pas à moitié ni de temps en temps ; on l'est toujours et partout, au théâtre comme à la ville, l'hiver comme l'été, le soir comme le matin, avant, pendant et après ses principales actions. Nul ne peut vous révoquer, ni même vous suspendre ; vous n'avez même pas le droit de donner votre démission. Il vous faut rester immortel jusqu'à votre mort.

C'est donc à l'Académie de savoir ce qu'elle fait quand elle nomme un nouveau membre. Il pourrait s'en trouver de moins bonne composition que M. Henri Lavedan, et rien ne les empêcherait de se réclamer de leur titre partout où bon leur semblerait. Les rieurs seraient, de leur côté, il y a quelque chose, en effet, d'un peu ridicule, de la part de l'Académie, à professer une telle méfiance à l'égard de ceux-là mêmes qu'elle a jugés dignes d'être siens. Si elle craignait de se compromettre, elle n'avait qu'à ne pas les nommer, et puisqu'elle les a nommés, elle doit leur laisser la bride au cou, et ne pas affecter de ces pudeurs soudaines qui sont comme un déshonneur de choix qu'elle a faits.

Enfin, tout est bien qui finit bien, ou même mal. Il y a tant de choses qui ne finissent pas ! M. Henri Lavedan a fait amende honorable, et il en sera quitte, comme pénitence, pour écrire une pièce destinée aux Français. L'incident peut donc être considéré comme clos, et l'Académie ne s'en occupera que pour la forme. Mais l'air est encore chaud, et il s'en est fallu de peu qu'on n'eût un pendant à la fameuse querelle entre Mgr Dupanloup et Littré. Il est vrai que tout est relatif, et que, par cette comparaison même, on peut juger des deux époques. Du temps de Littré, la querelle portait sur les plus hautes questions de philosophie et de morale ; c'étaient des systèmes qui étaient en présence. Aujourd'hui, on se dispute à propos d'une mention, d'un qualificatif de plus ou de moins à mettre sur les colonnes Morris. L'Académie consacre une séance à l'affiche des Variétés ! Nous marchons, décidément, nous marchons : le *Vieux Marcheur* lui-même doit avoir peine à suivre...

Le Passant.

## Échos

La Température

Des mouvements orageux se forment sur la France et une forte dépression se dirige vers le Nord. Le vent Nord et Est souffle sur nos côtes de la Manche et de l'Océan. La mer est belle partout, cependant des pluies sont encore signalées en France sur plusieurs régions. Hier matin, le thermomètre marquait, à Paris : 120 au-dessus à huit heures du matin et 210 dans l'après-midi ; on notait 220 à Alger dans la matinée. En France, un temps plus chaud et orageux est probable. La journée d'hier a été superbe. Le soir le baromètre était à 762mm après avoir marqué 760mm.

Les Courses

A deux heures, Courses au Bois de Boulogne. — Gagnants de Robert Millon :

Prix de Garches : Blidah.  
Prix de la Flandrie : Jeanne Brunette.  
Prix Reiset : Courage à la Last.  
Prix du Prince de Galles : Fourire.  
Prix Ville-d'Avray : Zouzou.  
Prix du Bois-Rouaud : Alligator.

UN FONCTIONNAIRE SACRIFIÉ

Il ne faut pas que la revision absorbe toutes les forces des gens qui sont épris de justice et détestent l'iniquité. On vient de commettre une petite infamie au préjudice d'un très honnête et très estimable fonctionnaire, que je connais et que j'aime, bien qu'il soit un républicain de la première heure et même fils d'une victime de Décembre. Il s'appelle Druard. Après avoir été sous-préfet à Pontoise et à Meaux, il a occupé la préfecture du Lot, et enfin celle de l'Allier.

C'est comme préfet de l'Allier qu'il a présidé aux élections dernières. Ce préfet avait un vice : il n'était pas socialiste. C'est pourquoi les socialistes le détestaient. C'est pourquoi, ayant constaté ou cru constater des irrégularités dans les opérations électorales d'une circonscription de l'Allier, ils l'accusent d'avoir falsifié les suffrages.

Sur ces entrefaites le ministère Méline, qui n'avait pas réussi les élections autant qu'il l'espérait et qui n'était pas fâché de passer la main, pour ne pas se prononcer sur « l'affaire », tomba.

M. Brisson qui succéda à M. Méline se hâta de fendre l'oreille à quelques-uns des préfets qui s'étaient montrés les plus dévoués envers ses prédécesseurs. Ce qui est un excellent procédé pour guérir

l'administration d'une maladie, d'ailleurs rare et intermittente, qui s'appelle le dévouement.

Les préfets disgraciés furent laissés pour la plupart sur le pavé, sans ressources, et M. Dupuy, qui succéda à M. Brisson, ne voulut pas entendre parler d'eux.

Son ministre de la justice a fait mieux. Il a déferé, comme on l'a vu, le préfet Druard à la Cour d'appel de Riom. Il a averti de cette décision le socialiste intéressé à la chose, et il lui a, en outre, déclaré tranquillement qu'il y avait de fortes présomptions contre ce fonctionnaire.

Si la magistrature française n'était pas en bronze, on pourrait croire qu'elle se laisserait convaincre par ces paroles de son chef et que le pauvre préfet Druard sera condamné, puisque le généralissime des juges le proclame coupable, sans avoir d'ailleurs mis le nez dans son dossier. Heureusement qu'elle est en bronze, cette magistrature !

Il n'en est pas moins démontré qu'après vingt et un ans de bons et loyaux services rendus à la République, le préfet Druard est chassé comme un lépreux, sans pension ni compensation, par la République ; et non seulement chassé, poursuivi, et non seulement poursuivi, déclaré coupable par le ministre de la justice.

Il y a encore peut-être des braves gens en France pour s'indigner de ces traitements iniques et bas ? Oui, parbleu ! les revisionnistes, c'est-à-dire ceux qui combattent l'injustice sous toutes ses formes et dans tous ses avatars. — J. CORNÉLY.

## A Travers Paris

Ainsi que nous l'avons annoncé hier, c'est bien au lundi 29 mai qu'ont été fixés les débats publics pour le procès en revision. Ces débats, une fois engagés, se continueront sans interruption. Il a même été décidé que la Cour tiendrait audience le lundi 4 juin, si, contrairement aux prévisions, l'affaire n'était pas terminée à cette date.

Ajoutons, à ce propos, que les commentaires vont leur train au Palais sur les conclusions du rapport de M. Ballot-Beaupré. Chacun donne son aperçu à cet égard, mais seul l'honorable président rapporteur reste impénétrable, et ses amis les plus intimes n'ont pu parvenir, à faire sortir M. Ballot-Beaupré de cette rigoureuse réserve qu'il est décidé à observer jusqu'au jour de l'audience.

Le gouvernement croit avoir trouvé le moyen de faciliter l'application de la loi sur la responsabilité des accidents du travail, qui a jeté l'agitation dans presque tous les grands centres industriels.

Il propose de faire couvrir les risques prévus par cette loi par la Caisse nationale d'assurance en cas d'accidents résultant des travaux industriels et agricoles qu'a créée la loi du 11 juillet 1898.

La solution est très simple. Comment n'y a-t-on pas songé pendant les dix-huit ans qu'a duré l'élaboration de la loi actuelle ?

C'est que la loi du 11 juillet 1898 était due à l'initiative personnelle de Napoléon III et qu'on ne tenait pas à raviver une œuvre de l'Empereur, que les circonstances avaient empêchée de prendre tout son développement.

Décidément, certaines lois du second Empire avaient du bon, puisqu'elles permettent de rendre pratiques les lois de la troisième République.

C'est le mois prochain qu'aura lieu, dans la grande salle de sculpture du musée Galliera, l'exposition des dessins de Puvion de Chavannes. Le goût éclairé du conservateur, notre ami Ch. Formentin, et le souci respectueux qu'ont nos édiles d'honorer comme il convient la mémoire du Maître nous donnent la certitude que cette exposition sera une fête d'art qui intéressera Paris.

LE PANTHÉON POUR TOUS

« ... Oui, qu'un y mette Michelet, Balzac, Lamartine et Quinet, Rude, Renan, Berlioz, Ingres ! De cet honneur du Panthéon Fourquoy vraiment nous montrer pingres ? Assez longtemps marchandise on l'a, consécration suprême !... »

C'est ainsi que monologuait Un député de gauche extrême. Je l'entendis qui poursuivait : « Ma foi, je me demande même Pourquoi seuls les littérateurs, Artistes ou compositeurs Aurait droit à la gloire insigne ; Plus d'un n'en serait-il pas digne Parmi nous autres, orateurs ? Chose, du Mans, Machin, de Digne... Moi-même, un jour... Eh ! eh ! qui sait ?... »

Devant la Chambre, quand d'Orsay, A ce moment même passait L'omnibus qui vient de Courcelles ; Notre homme déjà s'élançait Quand, en agitant ses ficelles, Le conducteur, homme replet, Lui renversa son pot au lait Avec un : « Panthéon, complet ! » Jay.

Nous apprenons avec plaisir que M. Quentin-Bauchart, le dévoué conseiller des Champs-Élysées, vient d'être nommé, à la presque unanimité, président du Comité des Sports (section de Vélocipédie) à l'Exposition de 1900. On sait que M. Quentin-Bauchart est le créateur du Grand Prix cycliste de la Ville de Paris, dont la recette est versée chaque année aux pauvres de Paris.

Le tableau des agents de change près la Bourse de Paris, conforme à la nouvelle loi de finances, s'est complété hier par la nomination de M. Laforcade.

Ce tableau comprend maintenant soixante-dix noms. Les dix derniers

membres formant le complément de la Compagnie prévue par la nouvelle loi sont MM. Lussan, Wauhort, Legrand, Jehn, Besnier, Mulet, Lemoine, Leuba, nommés en 1898 ; Gaillard, nommé cette année même, et enfin Laforcade, nommé par décret en date du 8 mai.

Le doyen de la Compagnie est M. Laurent, dont la nomination remonte à 1853. M. Laurent succédait, dans la charge d'agent de change, à son père. Quatre de ses collègues sont dans le même cas : MM. Roland-Gosselin, Moulusson, Lecomte et Bacot. Trois autres ont succédé à leur oncle : MM. Roblot, Béjot et Dollfus. Deux enfin ont succédé à leur frère : MM. Burat et Lepel-Cointet.

Les dix nouveaux agents de change sont naturellement les seuls qui n'aient point de prédécesseurs.

INSTANTANÉ

HÉLÈNE VACARESCO

Porte le nom d'une des plus anciennes et, sans doute, de la plus illustre des grandes familles de Roumanie ; s'est fait, pour son propre compte, un renom universel, qu'elle doit à ses vers et à ses magnifiques *Ballades roumaines*, recueillies, adaptées, traduites en français par elle, et publiées aujourd'hui même par l'éditeur Alphonse Lemerre.

L'éclat de sa naissance et de sa jeune gloire, sa beauté, sa grâce et le rare talent avec lequel la poésie dit des inspirations populaires de sa patrie font de sa personne et de son art une des attractions de cette saison parisienne ; les milieux mondains et littéraires les plus brillants font à sa personne et à ses poèmes un succès chaque jour renouvelé. Elle excelle d'ailleurs à faire passer dans l'âme de son auditoire l'émotion vibrante et la rêverie orientale de ses *Ballades*, qui ont été traduites en allemand par S. M. la reine de Roumanie, et en anglais par miss Stretell.

Les fêtes des Félîtres qui auront lieu cet été à Orange ont inspiré à notre confrère le *New York Herald*, qui est bien décidément le plus parisien de nos confrères, un article dont il annonce la publication pour demain et dans lequel M. Paul Mariéton, le chancelier des Félîtres, le délicat poète de *Souvenance*, *Viola d'amour*, *La Terre promise*, etc., après un rapide mais chaleureux exposé du Félibrige, son origine, son but, son programme, donne sur la « Grande Semaine d'Orange » des détails inédits et vraiment intéressants.

L'article sera accompagné de douze photographies.

Le premier numéro du *Figaro-Exposition*, compris dans la série des fascicules mensuels du *Figaro illustré*, a paru ces jours-ci et a remporté auprès de nos lecteurs le brillant succès qu'il était facile de lui prédire.

Nous rappelons aux amateurs de documents précis que toutes les reproductions photographiques que contient ce numéro sont exécutées d'après des clichés de la fin du mois dernier et présentent, par conséquent, en ce qui concerne les chantiers de 1900, la physionomie la plus récente des travaux.

On remarque que bien souvent des ouvrages de genres les plus divers obtiennent en même temps un égal succès. C'est le cas de trois nouveaux livres : *les Chimeres de Marc Le Praistre*, roman sensationnel de Henry Rabusson ; *Didon et Catherine II*, livre anecdotique très intéressant de Maurice Tournoux, et *Nouvelle-France et Nouvelle-Angleterre*, un des meilleurs ouvrages de Th. Bentzon.

Peu de jours nous séparent de l'exposition annuelle qu'organise l'Automobile-Club de France dans le jardin des Tuileries, et les demandes d'exposants arrivent encore, dépassant de beaucoup les dix mille mètres que le ministre des beaux-arts a déjà si gracieusement accordés.

Faute d'une petite tente à ajouter parallèlement aux autres, serons-nous privés de voir les nouveautés étrangères qui viennent de se présenter à la dernière heure ? Nous savons que les organisateurs de l'exposition sont en instance auprès de M. Leygues pour obtenir de lui cette nouvelle faveur, et qu'ils ont bon espoir. Nous espérons avec eux.

Nos lecteurs nous demandent des explications sur les Sparklets dont on parle beaucoup en ce moment.

Ce sont des ovules d'acier contenant de l'acide carbonique pur. Placés dans une bouteille spéciale et perforés d'un tour de vis, ils gazéifient instantanément toutes les boissons froides.

Pour quelques centimes, on obtient ainsi, sans adjonction d'eau, du lait moussu digestif et agréable, du vin moussu, du thé moussu, etc. L'eau, même bouillie, se transforme en excellent soda.

Un de nos plus grands docteurs (l'un des cinq grands célébrités médicales), lequel nous a formellement prié de ne pas le nommer, expliquait à sa façon la vogue actuelle du quinquina vendu comme apéritif dans les cafés : « L'antique pharmacopée a fait son temps et seuls les trois quarts des pharmaciens semblent ignorer la marche du progrès. Or le quinquina vendu dans les cafés est souvent mieux préparé que chez les petits pharmaciens ; c'est du moins le cas du Quinquina Dubonnet, et il coûte moitié moins cher ! »

Nous nous étions trompé, paraît-il, en attribuant à la paroisse Saint-Augustin l'étréne de la noce en automobile. C'est à la paroisse Saint-Ambroise, tout là-bas, boulevard Voltaire, au bout du monde, que revient, à en croire notre ami Emile Gautier, la priorité de ce « modernisme ».

Il y a déjà quelques années — presque un siècle — de cela. M. Serpollet, le broche parent, siné un le frère, de

l'inventeur de la fameuse chaudière de ce nom, avait eu l'idée, pour donner à son mariage un cachet inoubliable d'originalité, de transporter tout le monde, époux et invités, dans des voitures à vapeur. On ne connaissait encore, à cette époque lointaine, ni les « pétrolettes » ni les « accumobles ».

Ce fut un événement, dont tout le quartier Popincourt doit se souvenir encore.

## Hors Paris

L'eau, le régime, l'air et les jambes forment la quadruple alliance antidyspeptique. Si vous donnez tout cela, la dyspepsie aura vécu. Qui s'exprime ainsi ? M. le docteur Huchard, en apprenant que désormais à Pougues la cure par l'eau tonico-alcaline de Saint-Léger allait être complétée par la cure d'air et la cure de terrain si bien installée à la nouvelle annexe de « Pougues-Bellevue ».

## Nouvelles à la Main

Pontbiquet entend qu'on laisse la jeunesse jouer librement au ballon aux Tuileries.

— Surtout, ajoute-t-il, à une époque où tout le monde s'intéresse aux progrès de la navigation aérienne !

Le petit Z... est le plus vaniteux des hommes. Il pose pour le physique, pour le chic et même pour l'esprit, éprouvant une déception cruelle lorsqu'on ne l'admire pas assez.

On disait de lui dans un salon : — C'est un paon qui voudrait pouvoir faire la Grande Roue de Paris !

Le Masque de Fer.

## UNE PREMIÈRE

### A L'ÉLYSÉE

Le Président de la République et Mme Loubet ont donné hier leur première réception, et cette réception que l'on avait réservée au corps diplomatique, aux ministres, aux grands chefs de l'armée et aux relations personnelles de la famille du Président, a pris de telles proportions que les immenses salons et les galeries de l'Élysée en sont devenus trop exigus !

Chacun, dans Paris, avait voulu témoigner au chef de l'Etat sa sympathie et son dévouement, et M. Loubet, qu'un tel enthousiasme devait charmer, conservait avec tous, dans ses nouvelles fonctions, sa grande simplicité et son affabilité d'autrefois.



L'exagération de cette parole montre seulement que, dans tous les milieux, dans toutes les classes de la société, on peut trouver des gens qui se prêtent à l'espionnage. Ce sont ces gens-là qui ne reculent pas devant le métier d'espion, et la plupart du temps ils viennent s'offrir eux-mêmes et on leur fait bien de les employer, si la place qu'ils occupent dans le monde où ils fréquentent prouve qu'ils peuvent y avoir du crédit et de l'importance. D'autres sont poussés par la misère, d'autres par la haine; ceux-ci par une influence à laquelle ils n'ont pas la force d'échapper; ceux-là, quoique le cas soit plus rare, par un besoin d'ambition ou une vanité de dilettantisme qu'ils ne trouvent pas moyen d'occuper autre part. Quoi qu'il en soit, c'est avec ces sortes de gens, dont les plus actifs et les plus intelligents savent recueillir les renseignements en sous-main, que s'organise, sur chaque théâtre d'opérations, le réseau d'espionnage dont les fils viennent d'abord se réunir en des centres particuliers avant d'apporter aux états-majors tous les renseignements centralisés et coordonnés dans chacun de ces centres. — Quelques-uns de ces espions ne font pas partie d'un réseau et n'ont aucun lien avec les autres; ils sont les plus importants et les plus dangereux. Ils sont nécessaires pour leur permettre, là où ils opèrent, d'agir sans crainte de compromettre la considération qu'ils ont su acquérir.

A côté de l'espionnage, il y a la contre-espionnage, c'est-à-dire la recherche des agents d'autres pays et des espions doubles qui touchent à la fois à deux états-majors.

Il est acquis qu'il existe aujourd'hui divers grands centres internationaux d'espionnage.

Un nombre de ceux-ci figurent BALE, et ensuite Fribourg et Bruxelles.

Puisque nous parlons d'espionnage, existe-t-il de véritables secrets militaires?

M. Ardouin-Dumazet, qui a traité cette question avec sa compétence habituelle, va nous répondre :

Le public se fait une idée bien fautive du secret en matière militaire. Il s'imaginerait volontiers que l'on est à garder jalousement le mécanisme des nos fusils ou la composition de nos explosifs. En réalité, ce sont mystères de Polichinelle; le fusil Lebel est connu dans ses moindres détails, et les ingénieurs allemands n'ont qu'à lire sur les murs des villes industrielles et dans les feuilles commerciales, surtout au *Journal officiel*, les avis d'adjudication pour connaître les divers produits entrant dans la composition de nos poudres nouvelles. Tout chimiste passant en rapide près des stations desservant nos frontières, devant aux émanations pénétrantes de certains liquides, l'emploi en masses considérables d'éléments censés tenus secrets.

De même, pour l'organisation des voies ferrées, un ingénieur distingué facilement un quel que soit le quai ordinaire servant à l'embarquement des marchandises. A la longueur et au rapprochement de ces quais, aux bâtiments destinés aux stations, les indications aux haltes-repas, on peut juger de l'importance d'une ligne. Nous savons tout ce qu'on fait les Allemands à ce point de vue; et de leur côté, ils ignorent rien de nos préparatifs; mais les patriotes à courte vue ont un don de nature pour voir uniquement l'œuvre entreprise au delà des Vosges et de la Moselle et en tirer d'extravagantes conclusions sur notre infériorité. En réalité, notre réseau ferré est au moins aussi dense que celui de nos voisins; telle ligne de faible longueur et de faible trafic, à en juger par la carte et l'indicateur, est partie intégrante d'une puissante voie militaire. Ainsi une succession de tronçons peut former une voie d'un rendement considérable.

Cela est si évident qu'on n'a pas besoin de le savoir. Mais on peut et l'on doit tenir rigoureusement secret l'utilisation projetée de cet organisme. Le réseau est constitué de façon à pouvoir amener des armées dans telle zone destinée à la concentration, d'où elles se mettront en marche. Tout cela est organisé à l'avance. Les trains sont prévus avec tout leur itinéraire, leurs arrêts, leurs arrêts. Les gares principales possèdent des instructions soignées destinées à être ouvertes au signal donné par le télégraphe, mais elles en ignorent le contenu.

Ces renseignements sont concentrés au ministère; ils constituent, en réalité, le secret de la guerre future. Celui qui connaîtrait l'ensemble de ces dispositions peut en déduire et le théâtre et le projet d'opérations de son adversaire.

En ce qui concerne le matériel, il y a évidemment grand intérêt à ne pas divulguer certaines études et, quand elles ont donné des résultats, à en retarder le plus possible la publication; mais comment espérer que des armes et des engins mis à la disposition de centaines de mille hommes puissent être ignorés longtemps de ceux qui ont intérêt à les connaître?

Nous venons de définir le rôle des bureaux de l'état-major.

A la section des renseignements, les officiers ont plutôt un service de police qu'un rôle militaire.

Chacun son métier : aux soldats, l'art militaire; aux policiers, la police.

Comme le disait il y a quelque temps, ici même, notre collaborateur, M. Cornély :

Ils traduisent, ils exploitent, ils photographient, ils évaluent dans les journaux, ils regardent des documents à la loupe, ils recueillent sur du papier des morceaux déchirés et cueillis dans des corbeilles suspectes, ils correspondent avec les agents à l'étranger, ils interceptent les lettres, ils font des perquisitions clandestines. Ils font tout, en un mot, excepté ce que font les soldats.

Ils sont donc des traîtres, des espions, des photographes, des graveurs, des dessinateurs, des experts, des journalistes, des colporteurs, des chefs de police : ils sont tout ce qu'on veut! excepté des militaires.

Il ne faudrait pas croire, avec toute cette organisation, que les choses se passent dans l'ombre et dans le silence.

Cette lutte sourde entre des nations en apparence en paix présente bien des incidents curieux. Ainsi, des attachés militaires étrangers sont admis à nos grandes manœuvres, à des visites d'arsenaux, etc.

Au ministère de la guerre, on les reçoit avec cordialité. Ils vont dans ce fameux bureau des renseignements, où l'on se fait un plaisir de leur communiquer des documents qu'ils pourraient, à la vérité, se procurer avec un peu de peine et sans fraude.

En échange, on obtient d'eux des documents de même nature.

De là à la pratique de l'amour-propre, il n'y a qu'une faible nuance, trop souvent franchie.

Quelle était, en 1894, la composition du bureau des renseignements.

La réponse nous est donnée par le général Roget :

— Le commandant Henry était en sous-ordre au service des renseignements. Il y avait au-dessus de lui le lieutenant-colonel Cordier, et le colonel Sandherr qui était chef de service.

Il y avait aussi Lauth et Gribelin.

Nous avons parlé déjà des espions à gages. L'un d'eux, très précieux, documentait à Paris, en 1893-94, etc., le ministère de la guerre.

Le général Roget, dans sa déposition, a précisé le rôle d'Henry à l'égard de cet espion :

C'était lui qui était en rapport, et lui seul à ce moment, avec l'agent qui apportait les papiers au ministère.

L'agent n'a jamais été connu que du ministre, du chef d'état-major général, du sous-chef de l'état-major, qui avait la section de statistique sous ses ordres; du chef de cette section, et de l'officier qui était en rapport direct avec l'agent.

C'était d'abord le commandant Roffin qui était en rapport avec cet agent.

Après le commandant Roffin, ce fut le commandant Henry et, du temps même du commandant Henry, on trouva qu'il était imprudent de n'avoir qu'un seul officier connaissant l'agent et on en désigna un second : ce furent, en ce temps-là, le commandant Henry et le capitaine Lauth, puis le capitaine Lauth et le capitaine Junk.

L'espion auquel il est fait ici allusion, est un individu de bas étage que nous ne pourrions démasquer sans tarir une source de renseignements précieux. Primitivement on n'avait pas affaire à cet agent directement. On se servait d'un autre agent comme intermédiaire, vis-à-vis du premier.

Le colonel Picquart explique comment cela s'est passé :

— Le service des papiers fut dénoncé aux intéressés par la maîtresse de l'agent intermédiaire, la femme Millescamp. On prétendit alors que l'agent s'était suicidé. Je ne sais si c'est un bruit qui a couru dans le public, ou s'il a été officiel; seulement, je crois que ce n'est plus lui qui a été chargé de cela. Il a été remplacé par un autre agent, qui s'appelle Henry à cause de sa servitude à l'égard de la femme Millescamp comme intermédiaire, et à quel moment, il s'est adressé directement au producteur.

Les gens étaient avertis, et il me paraît difficile qu'à partir du procès Millescamp ils n'aient pas pris des précautions.

Quant à l'agent producteur, voici ce qu'en dit le général Roget dans sa déposition :

Cet agent n'a pas encore été livré, et aucun de ceux qui ont intérêt à le connaître ne le connaît. Cet agent a tout intérêt à n'être en relation avec personne : ce serait un très grand danger pour lui.

Sur l'interpellation : le général Roget déclare que l'agent est rémunéré par des mensualités, sur les fonds dont dispose le bureau des renseignements, et que ces mensualités ne dépendent ni de l'importance ni du nombre des renseignements apportés.

Quoi qu'il en soit, à côté de cet espion il en est un autre que l'on verra jouer un rôle sous le nom de M. B...

Enfin, pour être complet, signalons que le bureau des renseignements a employé un agent de la Sûreté générale, nommé Guénée, et que nous retrouverons aussi, plus tard, le nom de Decroix.

Nous avons à peu près établi l'organisation de ce fameux bureau des renseignements.

M. Devellé, dans sa déposition, va nous dire ce qu'il faut penser de ce service :

M. Devellé. — Je puis exprimer l'opinion que celle de tous les ministères des affaires étrangères et de l'intérieur et de tous les préfets de police qui sont unanimes à dire que le service des renseignements au ministère de la guerre est l'un des plus mal organisés de l'administration française.

J'en ai plusieurs exemples.

L'absence de contrôle a conduit fréquemment les agents de ce service à des imprudences qui pouvaient gravement compromettre le pays. Les correspondances recueillies ou envoyées par eux sont souvent insignifiantes et ne paraissent pas toujours sincères.

Le ministère des affaires étrangères, tout particulièrement, n'a jamais accordé grande confiance aux renseignements du service des renseignements. C'est ce qui explique pourquoi les représentants des administrations de la guerre et des affaires étrangères, MM. Guignot et Paléologue, dont les dépositions devant la Cour de cassation ont été contradictoires, se sont exprimés l'un sur l'autre en termes assez vifs.

Il est certain que, malgré les nécessités invoquées par la défense nationale, l'origine des documents prêterait toujours à la controverse.

Dans l'instruction des affaires ordinaires, les juges ne sauraient faire état d'une pièce, dont la source leur serait inconnue, sans entendre tout au moins les témoins qui l'ont produite.

Or, la Cour de cassation, toutes Chambres réunies, a reçu, en audience solennelle, des déclarations d'un pas cru devoir lui révéler l'origine, malgré les garanties qu'elle offrait. Elle ignore le nom de l'agent, mais elle sait que les documents qu'elle reçoit ne sont pas la propriété de son ministère. Elle ne recevra pas la déposition de ces témoins. De telle sorte qu'il pourrait rester pour ces magistrats, qui vont se prononcer en dernier ressort, un élément inconnu.

Il est vrai que, dans les audiences solennelles consacrées à la communication du dossier militaire, les délégués du ministère de la guerre ont essayé de démontrer que les documents qu'ils apportaient sont absolument authentiques par une origine qu'ils connaissent, et les concordances entre ces documents de même source.

Mais l'origine des pièces, l'homme de qui on tient, importe avant tout pour les juges. Sans doute, cette question ne peut être résolue sans brûler l'agent ou les agents du service des renseignements, mais elle ne peut être évitée si l'on veut que le dossier secret soit pérenne.

Au surplus, quelle est la composition de ce dossier?

Le chef de service, Henry, qui l'a formé et recueilli, a dû avouer qu'il avait fabriqué lui-même la principale pièce. D'autres pièces établissent, par concordance, l'authenticité de celle-ci, reconnue fautive. La traduction d'une autre est déclarée fautive par l'expéditeur et par le traducteur officiel; et, longtemps après le jugement rendu, au moment précis où l'on doute et où il faut, à tout prix, dissiper ce doute, ces documents sont annexés à un dossier qui, de l'avis même de l'officier de police judiciaire et du principal témoin, n'établit pas suffisamment la culpabilité du condamné.

S'il s'agissait d'une affaire ordinaire, quelle confiance un tel dossier pourrait-il inspirer à des juges?

## LA JOURNÉE

Jeudi 11 mai

Sports : Courses à Longchamps (2 h.). — 5<sup>e</sup> épreuve de la Coupe internationale du Cercle de la Voie de Paris (midi). Meunier gagne à l'arrivée du Rowing-Club de Paris (2 h. 42). Asnières. — Course vélocipédique de 80 kilomètres (2 h. 42, Parc-des-Princes).

— Challenge des équipes premières de la Fédération cycliste des Amateurs (9 h. 42, Rambouillet). — Prix Boissaye du lawn-tennis (2 h. 42, Parc-Gatalan).

Excursion du Club alpin : Départ, gare Saint-Lazare, à 1 h. 45, pour Saint-Nom-la-Bretèche, d'où, à pied, jusqu'à Fourqueux, pour la forêt de Marly et le désert de Retz (rentrée à Paris par Saint-Germain en chemin de fer, 10 h. du soir).

Les Saints de glace : Les journées des 11, 12 et 13 mai, consacrées aux saints Mamert, Pancrace et Servais, sont, dit-on, fécondes en gelée blanche.

Dans les églises : Confirmation par Mgr Richard au pensionnat du Sacré-Cœur (7 h. 1/2 du matin). — Tridum annuel de Sainte-Philomène : à 4 h., vénération des reliques de la sainte (3 h. de Dantzig). — A Saint-Gervais, fête du « Patronage entre Ciel et Terre », avec l'orchestre de l'église, de la paroisse, de la commune, des chantiers de Saint-Gervais (10 h. du matin). — Fête de la Jeunesse protestante, avec exécution d'une cantate de MM. A. Decollet et Huguenin (2 h. 1/2, Oratoire du Louvre, 147, rue Dantzig).

Réunions : Assemblée générale de l'Union des Femmes de France (3 h., Hôtel Commanche). — Au congrès ouvrier : Etude d'un projet de loi pour le maintien de la paix (9 h. du soir, 35, rue Pastourelle).

Le Monde et la Ville

SALONS

— Au carnet mondain : — Le mercredi 17 mai et le mardi 30 mai, soirées musicales chez M. et Mme Louis Diemer. — Le vendredi 19 mai, matinée musicale chez Mme Bataille, 9, avenue Hoche, pour l'audition des élèves de 2<sup>e</sup> cours de chant : M. Lamati, 1<sup>er</sup> prix, M. de la Roche, 2<sup>e</sup> prix, M. de Saint-Marcel, 3<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 4<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 5<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 6<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 7<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 8<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 9<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 10<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 11<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 12<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 13<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 14<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 15<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 16<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 17<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 18<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 19<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 20<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 21<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 22<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 23<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 24<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 25<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 26<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 27<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 28<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 29<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 30<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 31<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 32<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 33<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 34<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 35<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 36<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 37<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 38<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 39<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 40<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 41<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 42<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 43<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 44<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 45<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 46<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 47<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 48<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 49<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 50<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 51<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 52<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 53<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 54<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 55<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 56<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 57<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 58<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 59<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 60<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 61<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 62<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 63<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 64<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 65<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 66<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 67<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 68<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 69<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 70<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 71<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 72<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 73<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 74<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 75<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 76<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 77<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 78<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 79<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 80<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 81<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 82<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 83<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 84<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 85<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 86<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 87<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 88<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 89<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 90<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 91<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 92<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 93<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 94<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 95<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 96<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 97<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 98<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 99<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 100<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 101<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 102<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 103<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 104<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 105<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 106<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 107<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 108<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 109<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 110<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 111<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 112<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 113<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 114<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 115<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 116<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 117<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 118<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 119<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 120<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 121<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 122<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 123<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 124<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 125<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 126<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 127<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 128<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 129<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 130<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 131<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 132<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 133<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 134<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 135<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 136<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 137<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 138<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 139<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 140<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 141<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 142<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 143<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 144<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 145<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 146<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 147<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 148<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 149<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 150<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 151<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 152<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 153<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 154<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 155<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 156<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 157<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 158<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 159<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 160<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 161<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 162<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 163<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 164<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 165<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 166<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 167<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 168<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 169<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 170<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 171<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 172<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 173<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 174<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 175<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 176<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 177<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 178<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 179<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 180<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 181<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 182<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 183<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 184<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 185<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 186<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 187<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 188<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 189<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 190<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 191<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 192<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 193<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 194<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 195<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 196<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 197<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 198<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 199<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 200<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 201<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 202<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 203<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 204<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 205<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 206<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 207<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 208<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 209<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 210<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 211<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 212<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 213<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 214<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 215<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 216<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 217<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 218<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 219<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 220<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 221<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 222<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 223<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 224<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 225<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 226<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 227<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 228<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 229<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 230<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 231<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 232<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 233<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 234<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 235<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 236<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 237<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 238<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 239<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 240<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 241<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 242<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 243<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 244<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 245<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 246<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 247<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 248<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 249<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 250<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 251<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 252<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 253<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 254<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 255<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 256<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 257<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 258<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 259<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 260<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 261<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 262<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 263<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 264<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 265<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 266<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 267<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 268<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 269<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 270<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 271<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 272<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 273<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 274<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 275<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 276<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 277<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 278<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 279<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 280<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 281<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 282<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 283<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 284<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 285<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 286<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 287<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 288<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 289<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 290<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 291<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 292<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 293<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 294<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 295<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 296<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 297<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 298<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 299<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 300<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 301<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 302<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 303<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 304<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 305<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 306<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 307<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 308<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 309<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 310<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 311<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 312<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 313<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 314<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 315<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 316<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 317<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 318<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 319<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 320<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 321<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 322<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 323<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 324<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 325<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 326<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 327<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 328<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 329<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 330<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 331<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 332<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 333<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 334<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 335<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 336<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 337<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 338<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 339<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 340<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 341<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 342<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 343<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 344<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 345<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 346<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 347<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 348<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 349<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 350<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 351<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 352<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 353<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 354<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 355<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 356<sup>e</sup> prix, M. de la Roche, 357<sup>e</sup> prix



## M. Loubet à la Fête de la Presse

Hier, à deux heures, les portes du si intéressant établissement qu'on nomme la Roue de Paris, s'ouvraient au public. Déjà, la plupart des nombreux artistes ayant promis leur concours à la représentation ou à la kermesse, étaient à leur poste.

Dans un kiosque, Mmes Marie Legault et Thomassin sont en train d'étaler les éventails qu'elles doivent vendre au prix de deux francs l'un.

Dans d'autres s'installent Mmes Diéterle, Drunzer, Marlys, etc., pendant que Mmes Miramon, Emma George, et combien d'aimables et dévouées artistes, se promenant autour des échafaudages de la formidable et gracieuse roue, offrent aux premiers visiteurs le joli programme rédigé par MM. Lavedan, Marcel Prévost, Henry Houssaye, François Coppée, Aurélien Scholl et illustré par MM. Cabanes, Mucha, Sinibaldi, etc.

Peu à peu, les trottoirs de l'avenue de Suffren se couvrent de curieux. Le public sait qu'à trois heures précises doit arriver le Président de la République.

Voici MM. Charles Dupuy, président du Conseil; Lebret, garde des sceaux; Leygues, ministre de l'instruction publique; Delombre, ministre du commerce; Paul Deschanel, président de la Chambre des députés, etc., qui viennent l'attendre.

Ils sont reçus par le Comité du syndicat de la presse parisienne, représenté par MM. Jean Dupuy, Fernand de Rodays, de Nalèche, Baragnon, Giffard, Poidatz, Valentin Simond, etc.

Quand arrive le chef de l'Etat, qu'accompagnent l'aimable général Bailloud et M. Combarieu, ministres et journalistes vont au-devant de lui. La fille de M. Jean Dupuy, Mme François Arago, femme du chargé du service général des sections étrangères, lui offre un programme. Le Comité, après avoir salué M. Loubet, le conduit en un emplacement réservé devant la Grotte d'Azur.

Là, M. Jean Dupuy, président du Syndicat, adresse au chef de l'Etat, le petit discours que voici :

Monsieur le Président de la République, Les représentants de la presse parisienne ont l'honneur de vous remercier du haut témoignage de sympathie que vous voulez bien donner à celle-ci en venant assister à l'une de ses fêtes.

Quand elle acclamait, il y a deux mois, votre élection, elle ne se doutait point qu'elle aurait si tôt l'occasion de s'en réjouir sur le terrain qui lui est le plus précieux, celui de la charité.

Recevez, monsieur le Président de la République, l'expression de toute notre gratitude.

M. Loubet qui, malgré le soleil, a écouté, tête nue, ce petit discours, répond en ces termes :

Messieurs les membres du Comité, Je suis venu ici parce que je ne pouvais pas ne point y venir. La presse qui, en tant de circonstances, est accourue au secours des misères publiques, pense pour la première fois à elle. Vous vous efforcez de créer une caisse de secours pour les vaincus de votre si chancieuse et si dure profession. Ce n'est pas avec intérêt, c'est avec passion que j'ai toujours suivi le progrès des œuvres de solidarité. Je vous félicite d'avoir enfin pensé à vous, et vous me trouvez prêt, comme homme d'aujourd'hui, à participer à vos efforts.

On crie : « Vive Loubet ! Vive le Président ! » M. Dupuy demande au chef de l'Etat s'il veut bien prendre part à la fête :

— Mais, je suis ici pour cela. M. Dupuy le conduit d'abord dans la Grotte d'Azur, un raccourci de celle qui a attiré tant de touristes à Naples. C'est un Italien, M. Florio, qui a reconstruit ici la grotte poétiquement décrite par Mme Adam. Sur l'eau naturelle glissent deux gondoles chargées de Napolitains jouant de la mandoline.

Le cortège se rend ensuite dans le théâtre de la Roue, une salle très élégante qui fait grand honneur à M. Claremont, directeur de l'établissement. Belloir y a improvisé une loge où M. Loubet, entouré de ses ministres, prend place.

L'excellent Dieudonné, qui veut bien remplir le rôle de régisseur, annonce M. Mounet-Sully.

Le grand artiste dit avec toute son âme : *La Charité en exil*, de Mme Daniel Lesueur.

Mlle Gerville-Réache, de l'Opéra-Comique, chante l'air du *Prophète* ; M. Moulétré, la romance du *Roi d'Yvet* ; M. Albert Lambert fils, dit *La Vieillesse*, de François Coppée.

D'autres artistes — et de quel renom ! — sont au programme : MM. Alvarez, Delmas, Renaud ; Mmes Bréval, Calvé, Carrière-Xanrof, MM. Worms, Constant Coquelin, Silvain, Paul Mounet, G. Berr, R. Duflot ; Mmes Rachel Boyer, Brandès, du Minil, Lara, Wanda de Boncza, Andrée Mégard, Yvonne, Jeanne Granier, etc., etc. Mais le temps du Président est compté.

On voudrait lui montrer la Grande Roue. Comme par hasard, il se trouve devant un wagon.

— Si vous n'avez pas peur, monsieur le Président..., lui dit M. Jean Dupuy.

— La peur ne serait pas constitutionnelle, réplique M. Loubet.

Et le voilà dans un wagon où le suivent MM. Charles Dupuy, Leygues, Charles Blanc, préfet de police ; Bruman, représentant le préfet de la Seine ; Jean Dupuy, Fernand de Rodays, Poidatz, etc.

Je serais bien content, dit M. Loubet, si la Roue gémissait la migraine, car je ne vous dissimulerais pas que je souffre terriblement de la tête.

C'est une raison de plus pour qu'on sache gré au Président d'avoir bien voulu ouvrir la fête.

M. Claremont fait abréger le tour de roue, qui dure ordinairement vingt minutes. Il supprime deux arrêts sur trois. On va plus vite, mais on voit moins bien. Néanmoins, à la descente, le Président se déclare enchanté de sa promenade aérienne.

Il y a, à dix pas de lui, quelqu'un qui n'est point content du tout : un photographe qui, depuis l'entrée de M. Loubet dans le wagon, avait disposé son appareil de façon à le « saisir » au moment de la descente.

On a mis si grande hâte à entourer le Président que la praticienne en a été pour sa plaque.

D'autres aussi sont désolés. Ce sont MM. Fursy, Vincent Hyspa, Jules Moy, etc., du Tréteau de Tabarin. Dans une baraque préparée par eux, ils se sont installés, espérant M. Loubet. Mais le Comité pense à la migraine du Président.



— Je vous présente un de mes meilleurs électeurs..... un bon Français.

et ne veut point l'aggraver. Il laisse le chef de l'Etat se diriger vers sa voiture. Comme il vient d'y monter, une dame s'élance vers lui et lui tend la main, qu'il saisit avec un peu d'étonnement.

— Je l'ai connu dans le Midi, fait la dame en se rengorgeant.

Le Comité vient saluer le Président qui se retire fort acclamé. Après son départ la fête recommence.

Au théâtre, on applaudit Mlle Chabot, de l'Opéra, qui danse, avec Mlle Arnould, le joli *Ballet d'Autrefois*, de M. Georges Boyer ; Mlle Dziri, qui chante *Rose d'amour*, etc.

Dans les allées, on ne parvient pas à se défendre contre Mmes Carlier, Debrége, Diéterle, Marguerite de Nesle, qui vendent des éventails, réductions de la roue, fleurs et billets de tombola.

La bonne Angèle, en un spirituel speech, déclare au public que Mme de Thèbes, la grande philosophe, sait dire à ses visiteurs tout ce qui intéresse leurs amours, leur fortune, leur avenir, et lui envoie des clients.

Au Tréteau de Tabarin, Polin, Fragon, Mmes Louise Balthy, Otero, Edmée Lesot, etc., auront jusqu'à minuit un succès fou.

En résumé, journée excellente pour la naissante caisse de secours des vaincus de la presse.

On nous affirme que la recette a dépassé 60,000 francs. Si c'est réel, nous sommes sûrs de plaisir à tous nos confrères en déclarant que c'est au dévouement, au zèle incessant de M. Jean Dupuy qu'on doit pareil succès.

Nous donnerons après-demain le chiffre exact, en remerciant chacun selon ses mérites.

M. Claremont, qui s'est montré d'une générosité inouïe pour cette fête de bienfaisance, a décidé de garder aujourd'hui encore à la Grande Roue sa somptueuse parure d'hier.

Il ne serait que juste qu'il en profitât.

Charles Chincholle.

Le PETIT PAIN RICHELIEU 92 ne se trouve qu'à la Boulangerie Viennoise, 92, rue Richelieu.

## NOTES D'UN PARISIEN

Il est vraiment fâcheux que Paul-Louis Courier ne soit plus de ce monde. D'abord, les sujets de pamphlet ne lui manqueraient pas. Et puis, il aurait, en ce moment, l'occasion d'écrire une jolie lettre en faveur des enfants que l'on empêche de jouer à la balle et des jeunes gens que l'on empêche de jouer au ballon. Car ce n'est pas assez d'ennuyer les hommes ; il faut qu'on ennuie aussi les enfants. C'est peut-être pour leur donner tout de suite une idée de ce qui les attend plus tard dans la vie.

Donc, on ne veut plus que les enfants jouent au ballon. Ou du moins, s'ils veulent y jouer, il leur est loisible de le faire chez eux. L'autorité est bonne fille ; elle n'empêche pas les petits Français de s'amuser tant qu'ils veulent dans le salon de leur maman, ou dans le cabinet de travail de leur papa. Mais une fois dehors, par exemple, c'est une autre affaire. C'est l'heure de la récréation ; il faut, par conséquent, que les petits enfants soient bien sages.

Et après leur avoir enlevé l'esplanade des Invalides et le Champ-de-Mars, voici qu'on leur supprime maintenant les Tuileries. Ce charmant jardin, qui était le rendez-vous consacré des militaires et des bonnes d'enfant, et où les petits et les grands pouvaient s'amuser comme ils l'entendaient, va, lui aussi, devenir sérieux. On le réserve peut-être aux savants et aux bouquinistes. Et quant à la jeunesse, elle aura pour se distraire, on lui laissera comme lieux de plaisir les séances de la Chambre et du Sénat, et, comme amusement, la lecture des journaux. C'est cela qui nous fera des hommes !...

E.

## DANS L'ARMÉE

L'Agence Havas communique aux journaux la note suivante :

Nous croyons savoir que, contrairement à l'information publiée par un journal du matin, le nouveau chef du cabinet militaire du ministre de la guerre n'a eu, à aucun moment, à s'occuper de l'affaire Dreyfus.

Il suffit, pour s'en convaincre, d'examiner les dates suivantes : Promu lieutenant-colonel le 12 juillet 1890, il fut attaché, au mois d'octobre suivant, au 2<sup>e</sup> bureau de l'état-major

général de l'armée. Il quitta le ministère le 16 mai 1894 pour prendre, comme colonel, le commandement du 95<sup>e</sup> d'infanterie à Bourges, qu'il conserva jusqu'au 16 mai 1896, date à laquelle il fut nommé au commandement en second de l'Ecole de guerre, qu'il ne quitta qu'en janvier 1899. A cette date, il fut placé à la tête de la 33<sup>e</sup> brigade d'infanterie à Rennes.

A ces renseignements que l'on peut vérifier en parcourant la collection de *l'Annuaire Militaire*, nous ajouterons que le général Davignon est un des maîtres les plus aimés de ce que l'on pourrait appeler la « jeune armée ».

Comme le colonel, aujourd'hui général Bonnal, il a imprimé à l'enseignement de l'Ecole supérieure de guerre une impulsion féconde, dont on commence déjà à recueillir les fruits. Le choix de M. Krantz est donc excellent, le général Davignon sera pour le ministre le plus précieux des collaborateurs.

Le nouveau chef de cabinet n'est pas seulement un savant officier d'état-major, préparé de longue date à la guerre scientifique qui s'impose aujourd'hui, c'est aussi un soldat au sens propre du terme, ayant fait ses preuves comme officier de troupe. D'ailleurs il est originaire d'une contrée où l'on est soldat en naissant, de cette glorieuse cité de Briançon qui porte si fièrement pour devise : *Petite ville, grand renom*.

Né le 12 juillet 1846, le général n'a pas encore 53 ans, il est donc appelé aux grands commandements dans cette armée qui lui doit tant d'officiers jeunes, ardents, d'une haute culture intellectuelle.

Ardouin-Dumazet

## LE NOUVEAU NONCE

La nomination de Mgr Lorenzelli comme nonce à Paris est officielle depuis hier soir. A la vérité, il était facile de prévoir, en procédant par élimination, que le choix du Saint-Père s'arrêterait définitivement sur le nonce actuel de Munich. Il n'y a, en effet, que deux nonciatures de seconde classe à Munich et Bruxelles. Or le nonce de Bruxelles, Mgr Rinaldi, était destiné à la nonciature de Madrid, où il a succédé à Mgr Franchina Nava, qui recevait la pourpre au prochain Consistoire. Il fallait donc que Léon XIII nommât à Paris le nonce de Munich, à moins de choisir, hors de la carrière, le successeur de Mgr Clari, ou d'accorder à quelque diplomate de carrière un avancement inespéré.

Non bis in idem, dit le proverbe. Le Pape n'a pas voulu renouveler le précédent créé par la nomination de l'évêque de Viterbe à une nonciature de première classe. Le choix de Mgr Lorenzelli est donc absolument régulier, et d'ailleurs très heureux à tous égards.

Mgr Lorenzelli accomplit aujourd'hui même, 11 mai, sa quarante-sixième année, étant né à Badi, dans le diocèse de Bologne, le 11 mai 1853. Il estimera, sans nul doute, à sa juste valeur le don de joyeux anniversaire que lui octroie le Souverain Pontife.

C'est au Séminaire romain que le nouveau nonce a achevé ses études. Il y eut pour professeur Mgr Satolli, plus éminent, délégué apostolique aux Etats-Unis, où ce prélat ne laissa, au surplus, que des regrets mitigés lorsque Léon XIII le rappela à Rome pour jeter sur ses épaules la pourpre cardinalice. A l'exemple de son maître, Mgr Lorenzelli débuta comme professeur de philosophie. Ce qui prouve que philosophie et diplomatie ne s'excluent pas, surtout sous le règne de Léon XIII qui, pense, je crois, de la philosophie ce que saint Paul affirmait de la piété : *ad omnia utilis est*, elle est utile à toutes choses.

Mgr Lorenzelli occupa brillamment pendant plusieurs années la chaire de philosophie du Collège Apollinaire. Aristote et saint Thomas étaient ses maîtres préférés. Il a élevé à leur gloire, sous ce titre : *Philosophia theoretica institutiones secundum doctrinam Aristotelis et S. Thomae Aquinatis*, un monument, qui lui valut un jour, en pleine Académie française, l'hommage très autorisé de Barthélemy Saint-Hilaire. On voit que le nouveau nonce a déjà droit de cité à Paris, du moins à dire d'intellectuel, si je puis m'exprimer ainsi sans compromettre aux yeux du clergé le nouveau représentant du Saint-Siège.

Mgr Lorenzelli garda le souci des hautes études en entrant dans la diplomatie. Un membre de l'Académie romaine de

Saint-Thomas a pu, en toute justice, lui rendre ce témoignage :

Du négociateur comment isoler à volonté le penseur ? Comment commander aux préoccupations qui assaillent tumultueusement l'esprit et en obtenir trêve à son gré, pour la silencieuse élaboration de la pensée ? Or, la faculté est échue à Mgr Lorenzelli de pouvoir mêler la philosophie et la diplomatie sans gêne mutuelle, et d'affirmer parallèlement sa double supériorité. C'est ainsi qu'il a pu, de la même plume qui rédigeait ses rapports de nonciature ou esquissait des plans de négociation, retoucher son traité de philosophie (publié au temps de son professorat), le compléter, le remanier, et nous en donner, de son cabinet de La Haye, une seconde édition parfaite de tous points.

Mgr Lorenzelli, nommé il y a six ans internonce à La Haye, fit mieux que de compléter et de remanier son traité de philosophie. Il réussit à introduire dans l'université protestante d'Amsterdam l'enseignement officiel de la philosophie et de la théologie de l'Ange de l'Ecole, et il obtint que cet enseignement fût confié à un Dominicain.

De La Haye, Mgr Lorenzelli se vit transférer à Munich au mois de décembre 1896. Il commença aujourd'hui une troisième étape : celle qui le conduira directement à la pourpre romaine. Il trouvera sans doute à Paris mieux qu'à Munich et à La Haye l'emploi de ses brillantes facultés, car notre gouvernement mettra plus d'une fois à l'épreuve la philosophie du représentant du Saint-Siège.

Si ce prélat, philosophe et diplomate, est vraiment un sage, dans toute la noble acception du mot, les occasions ne lui manqueront pas de le prouver.

Julien de Narfon.

## UN RÊVE RÉALISÉ

Le rêve de nos élégantes n'est-il pas d'avoir le teint blanc et frais, une peau fine et transparente ? Beaucoup ont recouru à d'innombrables méthodes qui coûtent fort cher et ne produisent pas toujours les résultats demandés. Que ne font-elles usage de la Lotion Blanche Leigh (4, rue de la Paix), la seule qui soit antiseptique.

## Les Meetings d'hier

Pour huit heures un quart était annoncée, salle du Grand-Orient, rue Cadet, une grande manifestation pour la mise en liberté du colonel Piquart.

Dès huit heures, il n'y avait plus moyen d'entrer dans la salle.

A huit heures et demie on était forcé d'ouvrir un deuxième meeting dans la cour du Grand-Orient.

A neuf heures, sans les agents, on eût pu en ouvrir plusieurs autres dans la rue Cadet absolument bondée. Mais la haute police veillait.

MM. Touny, Orsatti, etc., étaient là. Ils ont jugé nécessaire de faire évacuer la rue, que deux rangées d'agents ont fermée presque en même temps du côté du faubourg Montmartre et du côté de la rue Lafayette.

Pendant que, sur la scène de la grande salle du Grand-Orient M. F. Buisson, professeur à la Sorbonne, fait, sous la présidence de M. Ernest Vaughan, ayant pour assesseurs MM. Louis Havet et Francis de Pressensé, le résumé du procès Piquart, tous ceux qui n'ont pu entrer se livrent à de telles récriminations que les commerçants de la rue Cadet prennent peur et ferment la devanture de leurs boutiques.

Comme ils vont très vite, le bruit qu'ils font a quelque chose de sinistre.

Parmi les derniers venus se sont glissés des antisémites qui seraient vraisemblablement très heureux d'empêcher le meeting.

Ils n'ont pas de chance : on ne les entend pas à l'intérieur.

Là, on écoute avec intérêt M. Buisson, qui développe ce thème :

De quoi est faite la conscience nationale ? Elle est le faisceau de toutes les consciences individuelles. Or, que disent celles-ci ? La plupart sont inquiètes ou troublées. Après les documents qui ont été produits, il semble évident aux premières, possible aux autres qu'un grand crime a été commis. Elles ont enfin la lumière, la vérité leur est ouverte, elles sont maintenant assoiffées de justice.

On crie : « Vive la justice ! Vive Pic-

## Les étrangers en Algérie



M. Millot, mais sans intention de le tuer. Il voulait seulement l'intimider. Le magistrat a ouvert une enquête sur ces faits et il cherche à retrouver les complices dont Kass refuse énergiquement de donner les noms.

## DRAME CONJUGAL

La commune d'Argenteuil a été lundi dernier le théâtre d'un drame dont les causes ne sont pas encore clairement établies.

Au n° 196, route de Sartrouville, habitaient depuis quelques mois M. Gallery de la Tremblaye, âgé de trente-deux ans, et sa femme, née Antoinette Caumont. Le mari qui vendait, 43, rue du Verthois, à Paris, de la teinture pour cheveux, dut, à la suite de maladie, faire gérer ses affaires par sa mère. Il vint à Argenteuil pour y rétablir sa santé. Pris, dit-on, d'une crise de fièvre délirante, lundi soir, il tira sur sa femme plusieurs coups de revolver.

La malheureuse, atteinte d'une balle au front, ne tarda pas à succomber.

M. Gallery de la Tremblaye a été déferé au Parquet de Versailles.

## UN ESCROC

Nous mettons en garde le public contre les agissements d'un homme d'un certain âge, nommé D., se disant président d'une société d'anciens militaires. Cet individu se présente ou écrit, au nom de cette société, à nombre de personnes militaires ou politiques et, sous prétexte de souscriptions, notamment pour les victimes de Lagoubran ou de demandes de secours, leur extorque des fonds qu'il s'empresse de garder.

La Société, au nom de laquelle opère ce personnage, déclare qu'elle répudie énergiquement tous les faits qui pourraient lui être imputés.

Une femme correctement vêtue se précipitait hier matin, vers dix heures, dans le canal Saint-Martin. Des marins se portèrent à son secours et furent assez heureux pour la retirer saine et sauve.

Conduite, après avoir reçu les soins que nécessitait son état, au commissariat de M. Durand, la malheureuse, Mme veuve Nicodès, raconte qu'elle était depuis longtemps en proie à des chagrins intimes et que la vie lui étant devenue odieuse, elle avait résolu de se suicider.

Elle a promis de ne plus recommencer et le magistrat l'a fait reconduire à son domicile, rue de Meaux.

## ACCIDENTS

Les voyageurs qui se trouvaient, hier après-midi, en assez grand nombre, sur le quai de départ de la gare de Saint-Denis, ont été péniblement émus.

Un homme d'équipe, Hippolyte Tourly, âgé de vingt-sept ans, en marchant sur les traverses métalliques pour nettoyer le vitrage, fit un faux pas et passa à travers les carreaux. Les éclats de verre ont si profondément blessé ce malheureux qu'il est mort peu d'instants après son arrivée à l'hôpital où on s'était hâté de le transporter.

Des gardiens de la paix ont trouvé, hier matin, dans le fossé des fortifications, près de la poterne de Montmartre, une fillette d'une dizaine d'années, Marcelle Rennes, demeurant chez ses parents, rue Championnet. Cette enfant était tombée dans le fossé en voulant cueillir des marguerites sur le talus.

C'est dans un état désespéré qu'elle a été dirigée sur l'hôpital Trousseau.

Hier matin, à six heures, une péniche chargée de terre et amarrée au pont Solferino, a été heurtée par un remorqueur. Une voie d'eau s'est déclarée et la péniche a coulé. Il n'y a pas eu d'accident de personnes.

## CHEZ LES OURS

On sait que l'ancien palais du patinage, le Pôle Nord, rue de Clichy, est devenu une véritable succursale des mers glaciales. Au milieu des neiges et des icebergs, de vrais ours blancs se promènent, ainsi que des phoques, de façon à donner l'illusion la plus complète de la vie dans les régions boréales.

Comme tous les spectacles, le Pôle Nord est soumis au contrôle de la police. Donc hier, à une heure et demie, M. G..., commissaire remplaçant M. Cornette, empêché, se rendait avec M. Desjardins, secrétaire, et l'architecte de la Préfecture, examiner les travaux effectués et les décors nouveaux.

L'examen fut satisfaisant, le visa donné et ces messieurs se retirèrent, lorsqu'un hasard ou une distraction leur fit prendre un chemin autre que celui de la sortie. Trouvant au bout du couloir une porte fermée, le secrétaire qui marchait en tête, tira le verrou et l'ouvrit.

On stupefaction... A peine eut-il franchi le seuil, qu'il se trouva nez à nez avec douze magnifiques ours blancs, dont c'était la loge.

Alors se passa une scène identique à celle de la Poudre de Perlinpinpin, quand le roi Courtebotte s'égara au pays des fourrures. Loin de se fâcher, les ours se mirent à faire aux visiteurs mille gracieusetés... peu appréciables, du reste, car redoutant sans doute d'être, comme le roi de la féerie, mariés malgré lui à une oursonne, M. Desjardins reforma précipitamment la porte, laissant les ours stupéfaits de ce manque de procédés.

La Commission a rebrousse chemin et s'est



fait, cette fois, montrer la bonne route de la sortie.

Jean de Paris.

Mémoire. — Un nommé Panoussy, cuisinier, habitant Tours, de passage à Paris, a été trouvé mort, hier matin, dans la chambre de l'hôtel où il était descendu. La mort a été attribuée à la rupture d'un anévrysme.

J. de P.

## AVIS DIVERS

### ASSURANCES SUR LA VIE

LA COMPAGNIE D'ASSURANCES GÉNÉRALES SUR LA VIE vient de faire calculer, d'après les nouvelles tables de mortalité, le chiffre des réserves nécessaires à la garantie de ses anciens contrats d'assurances et de rentes viagères. Ce calcul a fait apparaître, sur l'ensemble des opérations, un excédent de réserves de plus de 10 millions. Cet excédent, ajouté au capital social et aux réserves statutaires et facultatives, porte à 39 millions (exactement 39,781,208 fr.) le chiffre des garanties supplémentaires offertes par la Compagnie, dont le fonds de garantie s'élève, au total, à 72 millions.

Cette situation explique la confiance du public dans la COMPAGNIE D'ASSURANCES GÉNÉRALES SUR LA VIE, et pour qu'elle-même, à elle seule, autant de rentes viagères que toutes les autres Compagnies françaises réunies (36 millions d'arrivages par an). Les notices et tarifs de la Compagnie sont envoyés gratuitement à toute personne qui en fait la demande, soit au siège social, à Paris, 87, rue de Richelieu, soit à ses agents dans les départements.

### AVIS IMPORTANT

PENDANT la reconstruction des Magasins de la Ménagerie, à Paris, les NOUVELLES GALERIES, 43, avenue de Clugny, sont chargées de l'exécution des commandes.

La puissante organisation de ces vastes Magasins, jointe à un personnel irréprochable, permet aux NOUVELLES GALERIES de faire des installations complètes, confortables et de bon goût, de chalets, de villas, de hôtels, parc et jardins.

INGÉLURES, GÉNERES PRÉVENUS ou détruites par la Pâte des Prêlats, Parfums Exotiques, 35, rue du 4-Septembre. Entrée contrecaféons.

CHEVEUX ABONDANTS et sains, en détruisant les pellicules par la LOTION VERTE de LENTHERIC, 245, rue Saint-Honoré, Paris. 5 francs. — Franco 5 francs 85.

### UTILITÉ PRÉCAUTION

BEAUCOUP de personnes ressentent, à cette époque de l'année, des douleurs de tête, des étourdissements; tout cela disparaît en quelques jours, en ayant soin de prendre le matin, à jeun, un verre d'eau d'*Huynard-James*, la célèbre eau hongroise qui est restée le type complet et accompli du parfait purifiant.

TEINT OBSCURCI redevient clair instantanément avec le DUVET DE NINON, poudre de riz de la Parfumerie Ninon, 31, rue d'Artois.

## Gazette des Tribunaux

COUR D'ASSISES DE LA SEINE. — M. le sénateur Fabre contre la *Libre Parole*. — NOUVELLES JUDICIAIRES.

Un conflit particulièrement grave s'est élevé entre M. Joseph Fabre et M. Papillaud, rédacteur à la *Libre Parole*. Il s'agit d'une digestion.

Le Parquet lui-même s'est ému en voyant le journaliste s'en prendre aux difficultés d'estomac de l'honorable sénateur, et il a jugé nécessaire de soumettre le cas aux jurés de la Seine.

Résumons les faits : Le 17 mars, M. Joseph Fabre développait, à la tribune du Sénat, son interpellation sur l'embauchage d'officiers par la Ligue de la Patrie française.

Il venait de parler pendant plus d'une heure, au milieu d'interceptions multiples, quand, tout à coup, il s'arrêta.

On le vit s'entretenir, quelques instants, à voix basse, avec M. Fallières, président de l'Assemblée, qui fit part à ses collègues que l'orateur, se trouvant très fatigué, réclamait une brève suspension d'audience.

Cette demande fut accordée. Après une demi-heure de repos M. Fabre n'était pas encore rétabli. Il fut donc décidé que l'interpellation serait remise à une date ultérieure et d'ailleurs très rapprochée.

Les journaux enregistrèrent l'incident sans commentaires. Seule, la *Libre Parole* fit exception.

Dans un article assez vif, M. Papillaud attribua tout bonnement à la fatigue de M. Fabre la suspension de son interpellation, et il déclara que le sénateur de l'Aveyron n'avait aucune excuse qu'il désigna de façon très explicite.

« En termes propres aux alcooliques invétérés », écrivait-il, M. Fabre attaque tout le monde. Mais le président s'aperçoit que l'orateur va choir de la tribune. Il fait signe à quatre huissiers qui sont là, prêts à tout événement. Ils n'ont à intervenir que pour soutenir M. Joseph Fabre dans sa marche, » etc., etc.

Nous passons certaines épithètes qui reviennent encore, au cours d'autres articles, sous la plume du rédacteur de la *Libre Parole*, et lui valent de comparaisons, en compagnie de M. Millot, gérant du journal, devant la Cour d'assises, présidée par M. de Baudesson.

Les prévenus sont assistés par M. Méraud et M. Faye. M. Joseph Fabre, qui se porte partie civile, a confié à M. Demôle la défense de ses intérêts. M. l'avocat général Lombard occupe le siège du ministère public.

Dès le début de l'audience, les assistants sont mis en belle humeur par l'appel des témoins. Quatre cents personnes ont été citées par la défense. Ce sont des sénateurs, des journalistes parlementaires, des sténographes, des huissiers du Luxembourg; voire même plusieurs députés.

On souligne les noms bizarres par des rires. On se tord pour le moindre lapsus. Décidément, il sera bien difficile de prendre les choses au tragique!

Parmi ces témoins, beaucoup n'ont pas répondu. La plupart des sénateurs ont adressé au président des assises une lettre collective d'excuses en émettant, au surplus, des témoignages d'estime à l'égard de M. le sénateur Fabre.

M. Papillaud insiste pour que les absents soient mandés à la barre, et, en fin d'audience, M. Faye déposera des conclusions.

M. Fallières, président du Sénat, a répondu à la citation et conte l'aventure : « L'indisposition de mon collègue, dit-il, n'a été causée que par la fatigue. Je lui proposai moi-même, à un moment, de suspendre la séance. Il refusa. Mais quelques minutes après, il fut obligé de consentir. La suspension prononcée, il mit de l'ordre dans ses papiers, descendit seul, se rendit seul dans le bureau où ses amis et collègues, MM. Ouvrier et Pozzi, vinrent le rejoindre.

Ce qui lui est arrivé est arrivé à d'autres orateurs, et notamment à M. Floquet. Il est d'une inexactitude flagrante que l'aie lancés donné l'ordre à ses huissiers d'empêcher M. Fabre, comme l'a écrit la *Libre Parole*.

Et en fait, aucun huissier, ni même per-

sonne, n'a été obligé de lui donner même le bras.

M. Fabre jouit, d'ailleurs, au Sénat, de la considération et de la sympathie de tous ses collègues, et de toutes les accusations qu'on pouvait porter contre lui, c'est évidemment celle qui a été portée par la *Libre Parole* à laquelle on est le moins songé.

Car, il est connu de tout le monde que M. Fabre est ce qu'on pourrait appeler un sobre. La déposition de M. Fallières est le résumé fidèle de presque tous les témoignages que nous entendrons au cours des débats.

Le docteur Pozzi la confirme :

« Il m'a semblé, dit-il, que M. Joseph Fabre était fatigué, mais non malade. A plusieurs reprises, il avait été obligé d'interrompre son discours, un peu congestionné par la véhémence qu'il mettait à exposer ses idées. Rien de plus.

M. Joseph Méraud. — L'état que présentait M. Joseph Fabre pouvait-il excuser l'interprétation qui a été faite par des gens de bonne foi ?

Le docteur Pozzi. — Vous comprendrez, mon cher maître, qu'il est bien difficile d'apprécier médicalement la bonne foi des gens. (Rires.)

On nait un succès à M. Wallon, doyen du Sénat, à son dos voté, à son foulard blanc et à ses lunettes. Mais le Père de la Constitution déclare « qu'il ne peut rien dire, se trouvant, ce jour-là, à l'Institut. » La raison est, en effet, péremptoire.

Les accusations de M. Papillaud ont causé grande peine à M. Joseph Fabre. A certains moments, tandis que le prévenu discute des questions de détail avec les témoins, le difamé se lève et laisse déborder son indignation. Des applaudissements se font entendre. M. Papillaud se tourne vers le public et l'admoneste avec violence.

Fort heureusement, M. Treille arrive à point nommé pour réconcilier tout le monde dans un franc éclat de rire.

M. Treille, sénateur de Constantine, a constaté que son collègue n'était pas dans son assiette. (Rires.) « Il paraissait, dit-il, en proie à un malaise que je ne suis pas parvenu à m'expliquer. Le témoin a fait encore beaucoup d'autres remarques, dont une particulièrement impressionnante. A plusieurs reprises, pendant son discours, M. Fabre a trempé ses lèvres dans un verre contenant un liquide coloré ! Or, M. Treille n'est pas partisan que l'on boive à la tribune.

Malgré le nom que je porte, continue M. Treille, ce n'est pas moi qui introduirai au Parlement des habitudes d'intempérance. (Rires.)

Je vous avouerai, messieurs les jurés, que je ne bois que du thé ! Mais en somme, toutes ces histoires-là ne me regardent pas. Pour moi, le verre de mon voisin, c'est le mur de la vie privée.

Et, sur ces mots, M. Treille quitte la salle très satisfait de lui.

MM. Ournac, le docteur Cornil, Volland, Prévot, etc., rendent hommage à M. Joseph Fabre et démentent catégoriquement les allégations de M. Papillaud dont M. Lasies, Massabau, Le Provost de Launay plaident la bonne foi, en constatant que le prévenu « s'est fait l'écho de bruits de couloirs malveillants à l'adresse du sénateur de l'Aveyron ».

M. Le Provost de Launay a entendu notamment trois personnes qui attribuaient devant lui l'indisposition de M. Fabre aux causes signalées par M. Papillaud. Il s'empresse, d'ailleurs, d'ajouter que de pareils propos furent l'objet de protestations et que, personnellement, il n'ajouta point foi aux racontars.

Voici maintenant un défilé interrompt de journalistes parlementaires et de sténographes qui, sous des formes amusantes parfois, s'accordent à déclarer que M. Joseph Fabre n'a pas eu besoin de secours, que sa sobriété est incontestable et que Papillaud a prêté trop facilement l'oreille à des histoires inventées à plaisir.

Ce sont ensuite MM. les huissiers, dignes et compassés, qui répondent à peine par un : « non » solennel à toutes les questions posées par la défense.

Apparaissent enfin trois jeunes gens dont le service consiste à porter le verre d'eau aux orateurs. Ils nous apprennent que M. Joseph Fabre a l'habitude de boire de l'eau rouge à la tribune, de l'eau de Vichy et du lait à la buvette! (Explosions de rires.)

Après de courtes observations de M. Faye qui réclame l'audition des sénateurs dont les excuses ne lui semblent pas valables, cette singulière audience a été levée à cinq heures et demie.

A demain, vendredi, le réquisitoire, la plaidoirie et le verdict.

On sait que l'affaire de la petite martyre de la rue d'Enghien avait été renvoyée devant le jury de la Seine-Inférieure, après divers incidents de procédure.

Guyon a été acquitté. Quant à sa femme, elle est condamnée à deux ans de prison et 10 francs d'amende.

La 1<sup>re</sup> Chambre civile vient de rendre son jugement dans le procès de l'*Eclair* et de M. Oscar Méténier, dont nous avons parlé la semaine dernière.

Le Tribunal a débouté M. Méténier de sa demande et la condamné au remboursement des sommes touchées par lui à l'*Eclair* pour le roman la *Pulcinella*.

M. Méténier est également condamné à deux mille francs de dommages-intérêts au profit de l'*Eclair*.

Ainsi que nous l'avions annoncé, Mme Estorhazy vient d'être entendue par M. Baudouin, président du Tribunal civil, au sujet de l'instance en divorce qu'elle a introduite contre son mari.

Dans la requête adressée au magistrat, la malheureuse femme énumère brièvement les motifs qui l'ont poussée à prendre une décision si peu conforme aux sentiments manifestés jusqu'à ce jour par elle. Mme Estorhazy signale d'abord les désordres de la vie du commandant, la dilapidation de sa fortune particulière, sa liaison avec Mlle Pays, affichée d'une manière si outrageante pour sa femme et pour ses enfants.

La requête de Mme Estorhazy allègue, en outre, ce fait, à la charge du commandant : lorsqu'il vint à Paris pour déposer devant la Chambre criminelle de la Cour de cassation, Mme Estorhazy, qui s'est toujours efforcée de maintenir dans le cœur de ses enfants le respect et l'amour de leur père, fit conduire par une femme de confiance sa fille aînée à l'établissement des Frères Saint-Jean-de-Dieu, où était descendu son mari.

Le commandant regret l'enfant. Mais pendant qu'elle était près de lui, on annonça la visite de Mlle Pays : « Faites entrer ! » s'écria Estorhazy. Sans la présence d'esprit de la gouvernante, Mlle Estorhazy se fût rencontrée avec la maîtresse de son père.

Mme Estorhazy proteste, surtout, contre les lettres du commandant, dans lesquelles il donne à un tiers, sur la santé de sa femme, des détails faux et offensants pour elle.

Après avoir constaté que le commandant Estorhazy faisait défaut, le président du Tribunal a rendu une ordonnance prescrivant que la garde des enfants, deux fillettes, est confiée à leur mère, et ensuite que le commandant devra servir à sa femme, pendant la durée de l'instance, une pension alimentaire de 600 francs par mois.

Dans sept ou huit jours, une assignation en divorce sera lancée contre Estorhazy, dont on ignore d'ailleurs le domicile.

M. Cabanes, son avocat, a informé la partie adverse que le commandant ne laisserait pas prendre défaut contre lui et se ferait représenter par lui au procès.

Disons, pour finir, que le commandant Estorhazy a manifesté une violente colère en apprenant la demande en divorce. Sa fureur s'est traduite par une lettre d'injures dans laquelle il accuse sa femme « d'avoir été achetée par le Syndicat ». Sans commentaires!

George Grippon.

## Informations

Etat-major particulier du ministre de la guerre. — L'état-major particulier de M. Krantz, ministre de la guerre, est composé de la manière suivante :

MM. Blanchecotte, chef de bataillon du génie, professeur de fortification à l'Ecole spéciale militaire ;

De Sallé, chef d'escadron au 1<sup>er</sup> chasseurs ; Sabatier, chef de bataillon d'infanterie hors cadres ;

Denis, chef d'escadron breveté au 30<sup>e</sup> d'artillerie ;

Gency, capitaine au 5<sup>e</sup> génie ; Huguet, capitaine d'artillerie hors cadres ; Raffalli, capitaine au 11<sup>e</sup> d'artillerie ;

Christien, capitaine au 2<sup>e</sup> régiment algériens ; Feuilleil, capitaine au 13<sup>e</sup> d'infanterie ; Vincendon, capitaine au 24<sup>e</sup> d'infanterie ;

Bernard, capitaine au 2<sup>e</sup> régiment de chasseurs, délégué à l'état-major particulier du ministre de la marine ;

Louët, lieutenant de vaisseau, officier d'ordonnance du ministre de la marine, détaché à l'état-major particulier du ministre de la guerre ;

Saurin, archiviste du 1<sup>er</sup> classe.

Au lycée Michelet. — Hier, au lycée Michelet, S. Em. le cardinal-archevêque de Paris a donné la confirmation aux quarante élèves de l'établissement qui s'étaient approchés, le matin même, de la table sainte. La cérémonie a été à la fois grandiose et touchante. Elle a eu pour cadre l'admirable parc du lycée et la grande salle centrale splendide et décorée.

Le cardinal, en arrivant, a trouvé les familles des communisants, qui apportaient les petits frères et les petites sœurs à sa bénédiction.

Le premier aumônier du lycée, l'abbé Lacroix, a, dans un compliment fort bien tourné, dit à Son Eminence qu'il ne croyait pas pouvoir faire un plaisir plus grand à son cœur de père, que de lui apprendre en quel honneur la religion du Christ était tenue au lycée.

La cérémonie, pendant laquelle l'abbé Naudet a fait entendre un remarquable sermon, a été rehaussée de chants et de musique instrumentale.

Le cardinal a été reçu et reconduit par l'excellent proviseur de Michelet, M. Plançon.

Exposition. — Les ateliers de MM. Brisand et Migault, 69, rue de Douai, seront ouverts au public les 15, 16 et 17 de ce mois, pour l'exposition des œuvres de ces deux maîtres aquariellistes. L'ensemble de ces œuvres est des plus intéressantes, aussi bien pour le monde des artistes que pour les amateurs.

Banquet. — Le 7<sup>e</sup> banquet annuel des élèves de juillet aura lieu au collège, le dimanche 14 mai, à midi.

Départ de Paris (gare du Nord), train spécial à 9 h. 20 du matin.

## Figaro à la Bourse

Mercredi 10 mai. Changement à vue. Conformément à l'esthétique traditionnelle des fêtes, c'est un tableau gai qui succède au décor plutôt sombre de ces derniers jours. La liquidation des mines d'or, à Londres, s'est terminée dans les conditions satisfaisantes que vous dira notre collaborateur spécial ; et la reprise qui s'est produite sur ce marché a exercé la plus heureuse influence sur tout le reste. Il faut dire que depuis la fin de la semaine dernière on a procédé à de considérables allègements de positions ; nous en sommes à peu près débarrassés maintenant, et cela n'est pas mauvais pour les cours, comme vous le comprendrez fort bien. D'autre part, le comptant a procédé à diverses manifestations qui ne pouvaient être que bien accueillies ; il a acheté de la rente 3 0/0 en quantité et sa sollicitude s'est étendue sur les obligations de la Ville de Paris et du Crédit foncier, qui sont toutes ou presque toutes en avance, notamment celles qui sont aux environs du pair. Enfin, l'horizon politique a l'air de vouloir s'éclaircir un peu, et ces choses-là font toujours très bien dans le paysage!

Le 3 0/0 à 102 50 est en avance de 12 centimes ; au comptant, c'est 32 centimes qu'il gagne. Est-ce que décidément on y reviendrait ? Le 3 1/2 0/0, lui, a eu des allures plus modestes : 5 centimes de plus-value à terme à 102 50 ; et un point c'est tout.

L'Estimoteur a varié de 60 90 et 61 12 pour finir à 60 95, soit 10 centimes plus bas. C'est à peu près ce que gagne l'Italien à 96 30 et le 3 0/0 Russes 1891 et 1896 à 92 50. Sur les rentes étrangères, toujours un peu d'hésitation ; le C reste à 27 50 après 27 67, le D à 23 30 après 23 40 ; ce sont des diminutions de 10 et de 5 centimes. La Banque ottomane, au contraire, s'est fermée à 600.

La Banque de Paris s'est élevée à 1 430 à peu près sans changement. Il y a des petites plus-values, mais bien peu importantes, sur le Comptoir à 622, la Banque spéciale des valeurs industrielles à 224, le Crédit lyonnais à 957, la Société générale à 587, la Banque internationale à 695, etc.

Le Lyon est à 1 915. Le Midi à 1 400 et le Nord à 1 470 ont gagné 40 francs. Au comptant, l'Orléans est en léger progrès à 1 810. Parmi les chemins de fer étrangers, les Espagnols méritent une mention spéciale ; le Nord Espagne entre autres monte de 205 à 241, après 244.

Le Suez est à 3 312 au lieu de 3 308, le Gaz à 1 355 au lieu de 1 350. Journal Volga à 715 au lieu de 702. Le Rio à 1 223 est sans grand changement ; il a fait 1 219 et 1 236 aux cours extrêmes. La De Beers est en hausse de 43 fr. à 759. La Thomson Houston descend de 1 580 à 1 572, et la Sosnovice de 2 240 à 2 205. Le reste est calme, comme hier, mais avec une allure plus gaie.

Le Boursier.

### MINES D'OR

Le chiffre du rendement total du Transvaal, en avril, vient de nous parvenir. Il s'élève à 460,348 onces. Dans ce montant, le Witwatersrand seul entre pour 439,110 onces. En mars, le rendement total du Transvaal avait été de 464,095 onces, dont 444,578 pour le Witwatersrand. Mais on ne fait pas de mines que le mois de mars compte un jour de plus qu'avril ; que ce dernier mois a eu, en outre,

à compter avec les fêtes de Pâques. La production du Witwatersrand continue donc à suivre sa marche ascendante.

Nous disions hier que les dépêches qui arrivaient du sud de l'Afrique étaient rassurantes. Elles le sont de plus en plus, et on se montre décidément confiant. Il n'y a, toutefois, rien encore de précis, mais, à Londres, on croit que le président Kruger fera, cette semaine, au Parlement transvaalien, des déclarations très significatives en faveur des réformes.

Aussi bien à Londres qu'à Paris, on s'est montré hier excessivement ferme et actif, et les plus-values ont été, dans certains cas, très importantes. La *Rose Deep* a passé à 10 liv. st. 7/8 (274 fr. 15). Son rendement, pour le mois d'avril, s'est élevé à 45,323 onces, contre 45,447 onces en mars. Ses bénéfices ont atteint 32,900 liv. st., en augmentation de 1,400 liv. st. sur le mois précédent. *Crown Reef*, 48 liv. st. 3/4 (472 fr. 68), en avance de 1/4 de livre, et très demandée. *Glen Deep*, en bénéfices également à 4 liv. st. 3/4 (119 fr. 74).

Ici, au Parquet, de nombreux achats ont porté la *Transvaal* à 152 fr. Elle restait mardi à 140 francs, et à Londres, elle était même hier à 6 liv. st. 1/2 (154 fr. 41). Au sujet de cette Compagnie, notre correspondant particulier de Londres nous télégraphie : « *Treasury*, » broyage d'avril, 8,070 tonnes ; production, 4,692 onces ; bénéfices bruts, 9,138 livres ».

En mars, elle avait broyé 8,500 tonnes qui avaient produit 4,678 onces. Les bénéfices, pour ce mois, n'avaient été que de 8,610 liv. sterling.

La *May Consolidated* s'est avancée à 147 francs ; la *Lancaster* à 102 fr. 50 ; l'action *Goetz et Co*, très animée, à 85 fr. ; la *Village* à 230, contre 223 fr. 50 ; la *Goldenhuis Estate* à 217 fr. 50 ; la *Ferreira* à 623 fr., gagnant 6 francs d'un jour à l'autre.

Sur les valeurs spéculatives, de forts mouvements ont été à enregistrer. La *Rand Mines* finit à 1,072, contre 1,020 fr. ; la *Goldfields* monte de 189 fr. 50 à 204 fr. et l'*East Rand*, de 180 fr. à 192 fr.

Aujourd'hui, le marché de Paris ferme ses portes, mais Londres travaille. Nous verrons, demain, ce que cette dernière place, livrée à elle-même, aura fait.

Henry Dupont.

Arrivée de Max Régis à Grenoble. — GRENOBLE. — M. Max Régis, venant de Marseille, est descendu, à quatre heures du soir, à la gare du pont de Claix, escorté de quatre gendarmes. Il est arrivé à 9 h. 30, dans une voiture fermée, à la maison d'arrêt de Grenoble, où il a été écroué en attendant sa comparution devant le jury, mercredi prochain.

Aucune manifestation ne s'est produite.

Dax. — Entre autres innovations et améliorations apportées aux Grands Thermes, par une administration dévouée à leur prospérité, il faut noter une vingtaine de chambres et appartements agencés et meublés dans le goût moderne, avec tout le confort exigé par la clientèle. D'autres transformations du même genre sont à l'étude, car le temps est loin où les Grands Thermes n'étaient fréquentés que par les régionaux ; ils sont devenus un établissement international, et cette métamorphose a des obligations.

Argus.

## TÉLÉGRAMMES ET CORRESPONDANCES

Arrivée de Max Régis à Grenoble. — GRENOBLE. — M. Max Régis, venant de Marseille, est descendu, à quatre heures du soir, à la gare du pont de Claix, escorté de quatre gendarmes. Il est arrivé à 9 h. 30, dans une voiture fermée, à la maison d'arrêt de Grenoble, où il a été écroué en attendant sa comparution devant le jury, mercredi prochain.

Aucune manifestation ne s'est produite.

Dax. — Entre autres innovations et améliorations apportées aux Grands Thermes, par une administration dévouée à leur prospérité, il faut noter une vingtaine de chambres et appartements agencés et meublés dans le goût moderne, avec tout le confort exigé par la clientèle. D'autres transformations du même genre sont à l'étude, car le temps est loin où les Grands Thermes n'étaient fréquentés que par les régionaux ; ils sont devenus un établissement international, et cette métamorphose a des obligations.

Argus.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer à jeudi prochain la « Revue des Livres » de notre collaborateur PHILIPPE GILIE, et à demain la suite d'UNE PAGE PERDUE D'HONORE DE BALZAC, les si intéressantes notes de M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul.

## LES THÉÂTRES

Ambigu : La Légion étrangère, pièce en cinq actes, de MM. Jean La Rodé et Alévy.

Comme je sortais de l'Ambigu, disant que je m'étais fort amusé à la pièce qu'on venait d'y jouer, j'ai entendu un de mes jeunes confrères de la critique dramatique dire, d'un ton où il entraînait un peu de pitié : « C'est extraordinaire ! ces vieux aiment encore le mélodrame ! » Hé ! mon cher confrère, nous l'aimons encore parce qu'on l'aimera toujours. Car la mode, le goût de la nouveauté, le léger snobisme qui veut qu'on se montre dégoûté des formes anciennes, la superstition de l'étranger, ne sauront jamais prévaloir contre un genre de théâtre qui parle à la foule et la séduit. L'essentiel est que le mélodrame soit bien construit et qu'il se mette au pas, en abandonnant le style ampoulé et suranné qu'il semblait indispensable autrefois. Or, c'est d'une bonne construction et d'un style relativement simple et vrai se trouve dans le drame de l'Ambigu.

C'est pas que ce drame soit d'une grande nouveauté. Il roule sur une erreur judiciaire, sujet qui passionne ceux même qui ne veulent pas qu'on en trouve dans la réalité. Les situations qui découlent de cette erreur des juges trompés par une infernale machination ne sont pas toutes nouvelles, mais l'arrangement en est d'une grande adresse. Le prologue, notamment, est un des plus habiles que j'aie vu depuis longtemps. Nous sommes dans un château où vit un peu estimable vieillard, Belcourt. Ce vieillard, très riche, a, jadis et n'étant pas encore veuf, violé sa filleule, Maria. Une enfant, Céline, qui appelle Liline, est née de ce crime. Par amour pour Liline, le neveu d'ailleurs que devenir, Maria est chantée vivante de Belcourt. La maison est gouvernée par une servante qui y est un peu la maîtresse, Félicie. C'est une brave femme qui connaît tous les secrets de son maître, mais qui n'est pas complice que pour essayer de faire quelque bien. Le Belcourt, vraiment abominable, tyrannise Maria et n'aime pas Liline. Félicie, qui a son franc parler, les défend contre lui. Il faut ajouter, d'ailleurs, que Maria a trouvé des compensations à la triste vie que lui fait Belcourt. Il y a, régnant les fermes et les terres du château, un jeune homme, Thorel. C'est le neveu de Félicie, un neveu orphelin qu'elle aime comme un fils et qu'elle a placé auprès d'elle. Thorel est l'ami de Maria, qui l'adore. Or, pendant la soirée où se passe le prologue, Thorel, croyant le vieillard couché, est venu trouver Maria dans sa chambre. En sortant, il se ren-

contre nez à nez avec Belcourt. Celui-ci entre en fureur, déclarant qu'il va chasser Maria, Félicie, Thorel et déshériter Liline, en faveur de qui il a testé. Menace imprudente ! car Thorel, garçon décidé, ne fait ni une ni deux : il étrangle Belcourt. Félicie arrive juste à temps pour voir mourir son maître.

Mais pourquoi Belcourt n'était-il pas couché ? Parce que, ce même soir, il a reçu la visite d'un neveu qu'il a, Pierre Delval. C'est le fils d'un frère de Belcourt, avec qui Belcourt est brouillé. Cependant Pierre, ayant « fait des bêtises » pour une femme, s'est résigné à venir demander à son oncle de le sauver d'un mauvais pas, son propre père ne pouvant le faire. Ce vilain homme de Belcourt refuse d'aider Pierre ; de plus, il insulte le père de celui-ci, ce qui amène une scène violente entre les deux hommes.

Très noblement, Pierre déclare qu'il ne restera pas un instant de plus en présence de l'insulteur. Il s'en va. Félicie et Thorel ont entendu les éclats de la scène. Or Thorel se dit que, s'il est sûr que Félicie ne déposera pas contre lui, il n'en est pas moins certain qu'il ne sera tranquille que si, criminel, il fait condamner un innocent à sa place. Raisonnement de scélérat, mais parfaitement juste. L'innocent sacrifié sera Pierre. Tout conspire à l'accuser et il







